



ROLLING STONE

ENTRETIEN

BRAD MEHLDAU

# DISCRET VIRTUOSE

Pianiste de génie familier des reprises pop, le jazzman américain Brad Mehldau consacre un opus entier aux chansons des Beatles. Le résultat est tout simplement magnifique.

Par **Alain Gouvriou**  
Photos de **Elena Olivo**



C'

**est l'une des figures incontournables de la scène jazz actuelle.**

Son toucher de piano, son sens de l'improvisation, sa versatilité aussi, sont entrés dans la légende tout autant que ses collaborations - avec Joshua Redman, Pat Metheny ou le regretté Charlie Haden - inestimables jalons d'une carrière aussi riche que prolifique. A 52 ans, Brad Mehldau continue de surprendre, d'innover et de faire montre de son extraordinaire virtuosité, explorant tous les possibles de son art. Maintes fois par le passé, il a osé franchir la frontière qui sépare le jazz des autres musiques, à travers ses reprises de Radiohead, Paul Simon, Jimi Hendrix ou Nirvana. Mais encore et surtout des Beatles, auxquels, seul au piano, il consacre aujourd'hui un album, *Your Mother Should Know : Brad Mehldau Plays the Beatles*, enregistré en septembre 2020 à La Philharmonie de Paris. Le pianiste américain y livre des relectures instrumentales de quelques grands classiques tels que "I Am the Walrus",

"Maxwell's Silver Hammer" ou "Golden Slumbers". Et sa façon de réinventer le répertoire des Fab Four est proprement stupéfiante, comme portée par le souffle d'une inspiration sans limite.

**Par le passé, vous avez souvent fait des reprises de chansons pop. C'est important pour vous de briser les barrières entre le jazz et les autres musiques ?**

Je pense que c'est une bonne chose si c'est le moyen pour qu'un nouveau public puisse découvrir le jazz. Mais pour moi, c'est une chose très naturelle. J'ai toujours écouté toutes sortes de musique. Dans le cas de ce concert

---



---

"JE ME SUIS DIT  
QUE CE SERAIT  
BIEN DE JOUER DES  
CHANSONS QUE  
J'AIME ET QUE LES  
GENS CONNAISSENT  
MOINS."

---



---

à la Philharmonie de Paris, il y a presque trois ans, tous les artistes présents devaient reprendre des morceaux des Beatles et c'était pour moi l'opportunité de jouer certaines de leurs chansons qui me tiennent à cœur.

**L'un des points intéressants de cet album c'est que vous exhumez des chansons moins connues telles que "Baby's in Black", "Your Mother Should Know" ou "She Said She Said" ? En quoi ont-elles une résonance chez vous ?**

Je vis avec la musique des Beatles depuis très longtemps, donc, comme tout le monde, je connais leurs chansons les plus célèbres. Je me suis dit que ce serait bien de jouer des chansons que j'aime et que les gens connaissent moins. Ils n'ont pas nécessairement besoin d'une nouvelle version de "Hey Jude" ! (rires) Chacune de celles que j'ai choisies a un bien sûr une signification musicale à mes yeux. Mais c'un point de vue personnel, "Golden Slumbers" est très spéciale pour moi car elle m'a donné des sensations proches de ce que j'éprouvais en écoutant la musique de Bach ou de Beethoven. C'est cette incroyable face deux de l'album *Abbey Road*, cette suite absolument géniale...

**Comment avez-vous découvert les Beatles ?**

Mes parents possédaient l'album *Meet the Beatles* et la première chose que j'ai dû entendre d'eux, c'était "I Want To Hold Your Hand" qui n'est pas ma chanson préférée (sourire). J'avais une idée de ce à quoi ils ressemblaient, les filles qui hurlaient, leur coupe de cheveux, etc. Mais quand j'avais six ou sept ans, j'écoutais surtout de la pop à la radio, Billy Joel et Elton John, notamment, parce que j'apprenais le piano. Ce n'est que plus

tard que j'ai réalisé que tous ces artistes avaient été influencés par les Beatles. J'étais au lycée à l'époque et j'écoutais déjà du jazz mais j'avais *Sgt Pepper's* et le *White Album*, qui ont eu un énorme impact sur moi. Et puis, toujours au lycée, j'ai eu une petite amie qui m'a fait découvrir *Abbey Road* et c'était le genre d'expérience qui change votre vie. Quand je suis parti à L.A., dans ma vingtaine, j'ai passé par mal de temps avec des singer-songwriters comme Fiona Apple, Rufus Wainwright ou Elliott Smith. Pour eux, les Beatles, c'était quelque chose qui ressemblait à Dieu. Comme Charlie Parker ou John Coltrane pour les jazzmen que j'ai côtoyés à New York. Et je me suis dit qu'en tant que musicien de jazz, il y avait peut-être quelque chose à faire avec ça.

**Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez travaillé sur "I Am the Walrus" ? Parce que c'est un morceau totalement psychédélique avec des arrangements baroques, complexes, que vous parvenez à embrasser totalement dans votre version.**

Merci ! Cela veut dire que j'ai peut-être réussi à faire passer ce que je voulais (rires) ! C'est sans doute le morceau qui m'a pris le plus de temps. Comme vous le dites, j'ai vraiment essayé de capturer l'essence de ces arrangements fabuleux, de la production aussi. J'ai commencé par apprendre la version originale de la façon la plus fidèle possible, de la jouer juste comme elle est. Puis je m'en suis inspiré, mais pas dans l'improvisation au sens où tous les musiciens de jazz s'inspirent des standards de Gershwin ou de Cole Porter. Dans le jazz, on ne connaît pas toujours la version originale de Broadway ou autre. On part d'un solo de Charlie Parker, on apprend les accords et on construit quelque chose d'autre en improvisant. Mais dans ce cas, je suis resté très proche de l'original.

**Avez-vous improvisé, justement, en travaillant ces morceaux ?**

Cela dépend des chansons. C'est vrai dans le cas de "Maxwell's Silver

Hammer" parce que je suis parti du thème et que j'ai improvisé cette sorte de coda assez exubérante. J'adore le sens de l'harmonie de Paul McCartney. Mais pour "She Said She Said" ou la chanson de George Harrison "If I Needed Someone", je suis resté au plus près de la mélodie. Et ça a été une expérience nouvelle pour moi car en tant que musicien de jazz vous êtes supposé improviser. Sauf que si vous êtes obligé d'improviser, alors vous n'êtes plus aussi libre que ça. Cela devient un peu restrictif.

---

"J'ÉTAIS AU LYCÉE  
À L'ÉPOQUE ET  
J'ÉCOUTAIS DÉJÀ  
DU JAZZ MAIS  
J'AVAIS 'SGT  
PEPPER'S' ET LE  
'WHITE ALBUM',  
QUI ONT EU UN  
ÉNORME IMPACT  
SUR MOI."

---

**La dernière chanson de l'album est une reprise de "Life On Mars ?" de David Bowie. Vous avez déclaré que c'était aussi pour vous une façon de rendre hommage à Rick Wakeman, qui assurait le piano sur ce titre...**

Oui, sa performance au piano est magnifique. Il a fait partie de Yes, un des groupes que j'écoutais quand j'étais fan de progressive rock. Pour en revenir à "Life on Mars ?", je l'ai jouée au rappel avec l'idée de faire quelque chose qui sonne comme de la musique classique. J'aurais pu choisir Beethoven ou Schoenberg mais il fallait qu'il y ait une connexion avec la musique des Beatles. Et Bowie, je crois que le disque est sorti en 1971, Bowie s'imposait parce qu'il symbolisait la continuité des Beatles et que sa façon d'approcher le piano sur ce titre était presque classique, tout à la fois mélo-

dramatique et romantique.

**Au fil du temps, vous avez collaboré avec de grands jazzmen tels que Joshua Redman ou Charlie Haden. Quels souvenirs en gardez-vous ?**

Mmm... Charlie a été une sorte de mentor pour moi. Quelqu'un qui vous guide. J'étais dans une période difficile de ma vie à ce moment-là parce que je luttais contre une addiction aux drogues. Et Charlie était passé par là, il était à présent de l'autre côté de ça et il m'a aidé, il m'a soutenu, ce qui a été très important. Quant à Joshua, c'est mon modèle en tant que leader d'un groupe. C'est vraiment un grand leader. Vous en avez qui sont des dictateurs et d'autres qui sont attentionnés. Et Joshua fait vraiment partie de cette dernière catégorie. Il m'a appris à diriger un groupe en laissant les musiciens s'exprimer.

**Dans leurs jeunes années, les Beatles avaient des héros qui s'appelaient Elvis, Buddy Holly ou Little Richard. Quels étaient les vôtres ?**

Incontestablement Billy Joel. À cause de ce piano rock, comme celui d'Elton John. Et un peu plus tard, je devais avoir dix ou onze ans, j'ai découvert le rock progressif. J'étais fan du groupe Rush. Je voulais être le batteur de Rush, Neil Peart ! Ensuite, dans les années 1983-1984, je me suis mis à la musique des sixties. Jimi Hendrix a été un très grand héros pour moi. J'habitais en banlieue dans un endroit très conservateur et j'aurais vraiment voulu vivre en 1968. La musique de cette époque-là me semblait plus dangereuse, plus excitante, plus transgressive que ce qu'on écoutait alors. Et puis, bien sûr, il y a eu John Coltrane, quand j'avais douze ans. Il y avait quelque chose de spirituel dans cette musique. Quelque chose de divin, de mystique. Presque effrayant. Ce que certains appellent "sublime". Pas seulement beau mais plus grand que vous.

**C'est là le pouvoir de la musique ?**

Absolument. Pour moi, la musique est une expérience de Dieu. ☉